

## LA NOTION DE NATURE CHEZ CABANIS

*Hiroyuki Akama*  
Tokyo, Japon

Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) est un des derniers sensualistes français, ou plutôt un des derniers représentants de la philosophie des Lumières. Connu sous l'étiquette d'«idéologue» ou «idéologiste», il élabore une science générale qui examine le problème de la genèse des idées, problème soulevé d'un point de vue proprement physiologique et médical. Notre philosophe s'occupe, en médecin proche de l'école de Montpellier, de ce qu'on peut appeler à bon droit idéologie physiologique ou philosophie médicale. En même temps, il travaille, comme membre de l'Institut national, à la diffusion des connaissances médicales et surtout à la réforme du système de l'instruction publique.

Or Cabanis est surtout connu comme l'auteur du volumineux livre intitulé *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Dans ce livre très riche d'enseignements, il soutient une thèse qualifiée depuis longtemps de *matérialiste*. «Nous concluons avec la même certitude que le cerveau digère en quelque sorte les impressions: qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée»<sup>1</sup>.

Le rôle du cerveau est décisif dans la production physiologique des idées. Mais il en est de même pour les organes internes, surtout les viscères: ceux-ci sont considérés comme sièges des idées morbides (mélancoliques ou hystériques). Si l'aliénation de l'esprit est accompagnée d'un certain dérangement de ces organes internes, il nous est permis de penser que ceux-ci étaient eux-mêmes agents de sentiments altérés (morbides).

Cependant, il s'en faut de beaucoup que l'on aboutisse à ce résultat idéal, et Cabanis lui-même s'arrête à mi-chemin dans ces travaux de localisation corporelle. On se heurtera à des difficultés insurmontables, si on ne peut y trouver, grâce à une autopsie, aucune lésion tangible. Alors, il s'avérera impossible de déterminer des rapports univoques dans les actions du corps sur l'esprit. On ne connaîtra jamais le mécanisme de ces actions, à savoir la façon dont la nature anime et organise la matière. Et pour Cabanis, reconnaissons-le, tel est le vrai mystère de la nature. Or, selon notre auteur, une chose est de connaître la nature, une autre est d'en constater les faits. L'expression qui se trouve fréquemment employée par Cabanis est «connaître la nature». Expression ayant une signification bien précise: celle du progrès de la science dont le but est de s'approcher, de degré en degré, de l'essence de la nature. Cabanis dit: «A mesure que l'homme fait de nouveaux progrès dans *la connoissance de la nature*, il voit une plus

---

<sup>1</sup> Pierre Jean Georges Cabanis, *Œuvres philosophiques de Cabanis*, 1<sup>re</sup> partie, Paris, PUF, 1956, p. 196. \*

grande quantité de phénomènes résulter immédiatement *des propriétés de la matière*<sup>2</sup>.

Pourtant, cette phrase connote en même temps les limites – ou l'impuissance – de la démarche asymptotique qui consiste, d'après Cabanis, à s'approcher des causes universelles et premières de la nature. On se rapproche donc plus ou moins de la certitude sans jamais l'atteindre. Cependant, si on ne renonce pas à connaître la nature, c'est-à-dire si on ne se résigne pas à demeurer au niveau de l'objet-effet, on doit essayer de connaître le sujet qui connaît et donc de connaître ce que veut dire «connaître». Ici intervient le stoïcisme de notre auteur, qui se manifeste notamment dans sa *Lettre à M. F. sur les causes premières*; nous devons signaler ici que, chez Cabanis, connaître la nature signifie, *ipso facto*, connaître la nature de l'intelligence humaine. L'auteur identifie *mutatis mutandis* l'intelligence humaine et la sensibilité partagée par toutes les créatures; il n'y a dans les deux principes que des degrés à travers les trois règnes. L'homme regarde les ouvrages de la nature comme produits par des opérations comparables à celles de son propre esprit. Selon Cabanis, «le principe de l'intelligence est répandu partout, puisque partout la matière tend sans cesse à s'organiser en êtres sensibles»<sup>3</sup>.

Cela revient à dire que notre idéologue trouve, du côté du sujet, la continuité universelle dans les rapports mêmes du sujet-savant-naturaliste et de son objet de recherche, qui n'est autre que lui-même (sujet du savoir, image dans un miroir naturel). Du côté de l'objet, la vie générale est considérée par Cabanis comme l'émanation du même principe suprême – plus ou moins anthropomorphisé –, dont la réalité n'est aucunement saisissable d'une manière immédiate, mais susceptible d'être conjecturée par une sorte de calcul de probabilités.

Or une telle affirmation prend de l'importance dans d'autres domaines que la philosophie de la nature (au sens consacré du mot). Nous reviendrons d'abord au contexte de l'*idéologie physiologique* de Cabanis, aspect que nous avons déjà évoqué plus haut. Ensuite, nous comptons traiter à nouveau du problème *proprement idéologique* qu'il pose sur la communication ou la communauté des êtres dans la nature. Il s'agit des deux aspects (médical et politique) sous lesquels nous envisageons la notion idéologique de la nature. Ces deux aspects sont d'autant plus marqués chez Cabanis qu'il est à la fois médecin et administrateur.

1) D'abord, plaçons-nous dans le contexte de la philosophie médicale du XIX<sup>e</sup> siècle. Cabanis présuppose toujours une sorte d'identité entre le médecin et les malades, en rapportant les cadres de la clinique au champ universel de la nature. Il pense par exemple que «les meilleurs professeurs

<sup>2</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 274.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 277.

de médecine sont les malades»<sup>4</sup> et que «recevoir des impressions pour vivre» équivaut à «recevoir des impressions pour connaître»<sup>5</sup>. Cependant, cette identification nous amène à nous interroger sur l'endroit où la source des connaissances demeure cachée. Autrement dit, il s'agit du siège de la maladie dont les médecins, pris de compassion à la vue des malades, souffrent également. Identification qui renvoie plus profondément à l'impossibilité de connaître les faits premiers de la nature comme sources de nos connaissances et principes animateurs (qui agissaient en tant que principes de l'aberration).

Or, la sensibilité et l'intelligence, qui sont identiques chez Cabanis, se manifestent au moyen de l'*organisation*. Pourtant, contrairement à l'attente des anatomistes, le *topos* précis de l'émanation n'en est pas plus localisable. On pourrait certes dire que la décomposition de ces facultés, bref l'aliénation mentale, fournirait l'indice de la localisation (cérébrale), mais à la vérité, l'autopsie des cadavres des malades mentaux ne nous offre aucun moyen de déterminer le siège de l'altération. On doit alors se contenter de recourir à un principe non anatomique; d'où l'importance de ce qu'on appelle à cette époque «principe vital», héritage de l'école de Montpellier. Si nous suivons le sillage de notre idéologue, ce défaut d'indice tangible nous fera renoncer à la réalité des causes premières de nos activités mentales. Et il nous paraît juste de signaler au passage que cela décidera ultérieurement des orientations générales de la médecine psychiatrique, dont la psychanalyse freudienne de nos jours.

2) Il est temps de revenir au second aspect de la notion idéologique de nature (l'aspect politique). Nous tâcherons de l'éclairer à partir du dernier texte de Cabanis. Chose qui mérite qu'on s'y arrête, notre auteur trouve précisément du côté de la nature les trois concepts qui relèvent de la devise de la France: liberté, égalité, fraternité. Tous les êtres, vivants et non vivants, sont *égaux* dans la nature, s'ils partagent, malgré la différence de degré, la sensibilité et même l'intelligence. Car l'intelligence est elle aussi une sorte de sensibilité, dont on peut dire qu'elle émane de l'intelligence dite *générale*. Il y a plus. Pour autant que, chez Cabanis, intelligence est synonyme de volonté, ce mot l'est aussi de *liberté*. Et cela signifie précisément que la liberté ne s'oppose en aucun cas à la nature comme dans l'idéalisme allemand. Il est à noter en passant que l'exercice de la liberté rend clair le sentiment du *moi* ou de la personnalité, qui est à la fois le point d'appui et le lien du système moral. Selon Cabanis, la conscience du moi, en tant que foyer où les impressions se combinent, est l'essentiel du principe vital que nous avons indiqué plus haut. Et le *moi* persiste même après la cessation des mouvements vitaux dans les organes. Ce point est, à notre avis, de très grande importance. Notre auteur souligne que cette éternité du principe vital

<sup>4</sup> *Ibid.*, 1<sup>re</sup> partie, p. 24.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 68.

caractérise «les lois de la nature, et particulièrement, celles de la nature morale»<sup>6</sup>. La vertu appelée *fraternité* doit être bien conforme à ces lois. Mais qu'est-ce que la fraternité dans l'idéologie de Cabanis? Elle peut être définie comme «rapports que les uns et les autres établissent nécessairement entre eux dans l'état social»<sup>7</sup> et comme «culte propre à satisfaire au besoin des fréquentes réunions qui se fait sentir à tous les hommes»<sup>8</sup>. Voilà comment la devise «liberté, égalité, fraternité» se constitue comme trinité dans l'interprétation idéologique de la nature. On ne saurait trop dire que le philosophe est aussi fils de la Révolution.

Pour conclure, récapitulons les points principaux de notre exposé. Nous avons esquissé les deux aspects de la notion idéologique de nature: aspect médico-physiologique déterminant la clinique psychiatrique sans anatomie éprise de localisation des causes premières; aspect socio-politique qui pose le cadre idéal de la communauté des êtres avec la vertu de liberté, d'égalité et de fraternité. Et sur les rapports de ces deux aspects, il y a là matière à quelque spécification. Ceux-ci ne font qu'un dans la mesure où il s'agit dans les deux cas de la transcendance du principe vital.

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 295.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 294.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 295.